

Autochtonisation, vous dites ?

Par *Yanick Binet*, professeur de philosophie

À juste titre, on se soucie de plus en plus de la situation des personnes autochtones. Le monde de l'éducation n'y fait pas exception. Plus particulièrement, on constate que la manière dont on a parlé et dont on parle encore des personnes autochtones, notamment en classe, est souvent inexacte ou imprécise.

De plus, les auteurs ou les œuvres au programme se contentent souvent de présenter la réalité des Blancs, et ne laissent qu'un espace très réduit à celle des personnes autochtones. Lorsqu'ils le font, leur discours est souvent parsemé de faussetés ou de préjugés.

Un autre problème est l'existence de biais qui surgissent, souvent de façon inconsciente, lorsque vient le temps de comparer et donc d'évaluer les mérites des représentations, des valeurs et des visions du monde qui proviennent, d'un côté, de la tradition européenne et, de l'autre, des cultures d'origine autochtone. Par exemple, il n'est pas rare, dans le milieu académique, que l'on considère comme une évidence que la raison et la science sont de meilleurs moyens de se représenter la réalité que ne le sont la mythologie ou la spiritualité.

Les enseignant.e.s, dont ceux du niveau collégial, sont présentement appelé.e.s à réfléchir à la manière dont ils et elles perçoivent et présentent la réalité autochtone et à prendre conscience de leurs biais. Dans le cadre de ce texte, je m'intéresserai particulièrement aux impacts que cette démarche pourrait avoir dans la manière d'enseigner la philosophie au collégial.

Une tradition philosophique rationaliste aux impacts délétères sur le mode de vie autochtone

Les cours de philosophie au collégial, en accord avec les orientations du ministère de l'Éducation du Québec, s'ancrent dans la tradition gréco-romaine. Cette tradition se prolonge jusqu'à l'époque contemporaine, en passant par les moments forts de la modernité et du siècle des Lumières.

La vaste majorité des auteurs au programme mettent l'accent sur une valorisation du rationalisme au détriment de ce qui s'y oppose, soit : les préjugés, les sentiments et par extension le corps. C'est, de toute évidence, le cas de l'incontournable Socrate, souvent présenté comme un héros de la philosophie. Dans le premier cours de philosophie, on compare certains discours, ou modes de représentation de la réalité, selon une hiérarchie de valeur : on y place la philosophie tout en haut, suivie de la science, et, en bas, se retrouvent la religion et finalement le mythe.

Selon la philosophie, la vie idéale est généralement présentée comme une vie en accord avec les principes de la raison, une vie qui exige de se soustraire l'opinion commune de son groupe d'appartenance. Cette opinion commune (*doxa*, en grec) est explicitement rejetée par la

philosophie, car cette *doxa* est vue comme basée sur les croyances fausses ou superstitieuses de ceux qui n'ont pas encore appris à bien utiliser leur raison.

Les penseurs souvent présentés en classe qui ne correspondent pas à ce modèle se comptent sur les doigts d'une seule main (par exemple : Nietzsche et Freud).

Selon la plupart des philosophes, l'action véritablement morale devrait s'articuler autour de grands principes abstraits et universels, comme la capacité d'agir selon une maxime d'action universalisable (Kant) ou alors de maximiser le bien-être général (l'utilitarisme). Les théories éthiques s'appuyant sur d'autres motivations, comme la sollicitude (selon l'éthique du *Care*), peinent à se frayer une place.

Finalement, la philosophie, dans presque sa totalité, s'inscrit dans une vision humaniste. C'est-à-dire qu'elle place l'être humain et son épanouissement au centre de ses préoccupations. Cette manière de penser s'est faite d'abord en opposition, au début de la modernité, avec les êtres surnaturels et avec Dieu, mais peu à peu s'est placée en opposition avec la nature dans son ensemble. L'humanisme, en collaboration avec la science, a en effet contribué à faire de cette nature un simple réservoir de ressources et un dépotoir pour nos déchets. Tout cela vient du fait que l'être humain a fini par se placer au-dessus d'une nature vue comme étrangère à lui, et s'est senti en droit de devenir « comme maître et possesseur » de cette nature, selon les mots de Descartes. C'est ce qu'on appelle *l'anthropocentrisme*.

Cette vision a bien entendu eu des effets délétères sur l'environnement, et les communautés autochtones qui vivent près de la nature ressentent souvent ces effets plus fortement que les citadins. Mais encore plus profondément, l'anthropocentrisme heurte profondément la spiritualité holistique des Premières Nations, où l'humain est en relation égalitaire et interdépendante avec l'ensemble des êtres vivants et non vivants. Le fait que les colonisateurs blancs aient voulu effacer ces croyances jugées arriérées pour les remplacer par le christianisme, et ensuite par la science, est un traumatisme dont les peuples autochtones commencent seulement à se relever.

Même si on peut supposer qu'il n'existe pas d'intention délibérée du MEQ et des enseignant.e.s de philosophie de nuire délibérément aux personnes autochtones, on peut imaginer que les cours, tels qu'ils sont généralement présentés, peuvent avoir sur elles un impact négatif d'ordre - osons le mot - *systemique*.

En effet, en valorisant avant tout la raison, la philosophie délégitime les modes mythologique et religieux d'accès au monde. Or, plusieurs communautés autochtones cherchent justement à se réapproprier ces manières traditionnelles de communier avec la nature, dans un effort de retrouver une fierté et un sens perdus par des décennies d'acculturation.

De plus, la quête des professeur.e.s de philosophie visant à développer l'esprit critique de leurs étudiant.e.s s'inscrit dans les idéaux des penseurs du siècle des Lumières. Notons parmi ces

idéaux : le progrès, l'éducation pour tous, la démocratie, les droits de la personne, le développement de la science, etc. Comme ces idées sont apparues en Europe, certains, dont bien des intellectuels, en ont déduit que ce continent et ses ressortissants étaient «à l'avant-garde» des sociétés du monde et donc qu'ils avaient la responsabilité d'apporter «la civilisation» aux peuples jugés moins avancés. Pour leur bien, et par la contrainte si nécessaire.

En désaccord avec leur véritable nature, les idéaux des Lumières ont donc servi de caution morale au colonialisme et au racisme dont ont souffert les peuples autochtones. On pense par exemple aux pensionnats autochtones dont la mission explicite était de «tuer l'indien» chez les enfants pour en faire des Blancs, par conviction que c'était la meilleure manière de les aider ainsi à accéder plus vite au monde civilisé...

Une défense de l'enseignement traditionnel en philosophie

Malgré tout ce qui vient d'être dit, il ne faudrait pas, selon moi, mettre la hache dans l'enseignement traditionnel en philosophie. Celui-ci continue d'avoir des effets bénéfiques sur la société, y compris pour les personnes autochtones.

Ainsi le rationalisme, en s'opposant aux superstitions, a fait reculer les sources d'intolérance et de violence. En s'opposant au dogmatisme et en favorisant la nuance, cette même raison nous permet de nous prémunir contre le conspirationnisme et la radicalisation. L'enseignement à une pensée claire et rigoureuse peut donc se mettre au service de la justice, notamment en amenant les gens à voir la réalité des peuples autochtones dans toute sa vérité, sans détourner le regard.

Le legs de la philosophie des Lumières, pour sa part, est immense et précieux. Sans lui, les droits de la personne ne se seraient pas autant répandus et les militants autochtones ne disposeraient pas d'un levier central pour faire avancer leurs causes.

Le fait que les idéaux des Lumières aient été détournés au profit du colonialisme et du racisme ne devrait pas nous faire oublier que ces idéaux servent encore de motivation aux défenseurs de la justice sociale, dans des causes que n'auraient même pas imaginées la plupart des penseurs du 18^e siècle.

Il ne faudrait pas croire, finalement, que l'humanisme conduit inévitablement à l'anthropocentrisme. Il y a, à l'heure actuelle, une forte prise de conscience, en philosophie, de la nécessité de sortir de ce schéma de pensée. Nous sommes au début d'un processus dont l'ampleur est sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Serons-nous capables d'embrasser une vision du monde où l'être humain reconnaît ses liens profonds avec la nature et ne cherche plus à l'exploiter ou la dominer ? Pourrons-nous le faire sans renoncer aux acquis du rationalisme et de l'humanisme? Saurons-nous nous ouvrir à la sagesse des modes de pensée autochtones? J'ose l'espérer.

Parler d'ouverture à la réalité des personnes autochtones plutôt que d'«autochtonisation»

Vouloir changer de mode de pensée peut conduire à un piège : celui de vouloir se débarrasser d'un système ayant ses défauts, mais aussi ses qualités, pour le remplacer par un autre, plus nouveau et plus séduisant, mais en oubliant qu'il a aussi ses faiblesses. C'est ce que traduit l'expression : «jeter le bébé avec l'eau du bain».

Ce piège est justement illustré, à mon avis, par le concept d'«autochtonisation». Bien qu'il s'agisse d'un néologisme, le terme est construit sur le même modèle que «démocratisation», que l'on peut définir par : *action de rendre (une réalité) démocratique*. Si on se base sur ce modèle étymologique, la définition stricte d'«autochtonisation» serait donc : *action de rendre (une réalité) autochtone*.

Concrètement, autochtoniser l'éducation en philosophie au collégial pourrait vouloir dire abandonner progressivement l'enseignement d'un mode de pensée (par exemple la philosophie rationaliste d'origine européenne) pour la remplacer par un autre type d'enseignement (inspirée des valeurs et des croyances des communautés autochtones).

Or cette façon de faire n'est pas souhaitable. Pour s'en convaincre, imaginons qu'au lieu de vouloir «autochtoniser» l'enseignement collégial de la philosophie, on voulait «occidentaliser» les savoirs et traditions autochtones. L'aspect idéologique de la démarche sauterait aux yeux.

L'enseignement, notamment en philosophie, ne doit pas servir à transmettre une vision du monde ou des valeurs aux étudiant.e.s, mais doit plutôt leur permettre d'acquérir une connaissance complète et nuancée de la réalité ainsi que des outils pour développer leur propre jugement. Sinon, on ne parle plus d'enseignement (en tout cas, certainement pas d'enseignement philosophique), mais *d'endoctrinement*.

La force de la philosophie est de croire aux vertus du dialogue pour nous rapprocher de la vérité, ou du moins nous éloigner de l'erreur. C'est en soumettant toutes les idées, les nôtres y compris, à une discussion critique, mais respectueuse, avec tous les membres de la communauté humaine que l'on peut progresser vers une société plus juste et plus éclairée. Aussi, la philosophie croit qu'on doit retenir des idées et des visions du monde parce qu'elles sont défendues par les meilleurs arguments, et non simplement parce qu'elles sont davantage dans l'air du temps.

Certains pourront soulever que l'occidentalisation est condamnable, car elle constitue une tentative de contrôle d'un groupe dominant sur un groupe dominé, alors que l'autochtonisation

est acceptable, car elle constitue au contraire une reprise de contrôle (*empowerment*) d'un groupe dominé par rapport à un groupe dominant.

Néanmoins, selon l'idéal philosophique que je partage, exclure certaines croyances et certaines pratiques pédagogiques de la remise en question et de la critique ne rend service ni à la vérité, ni à la cause que l'on cherche à défendre.

C'est pourquoi je considère qu'il faudrait parler d'ouverture à la réalité des peuples autochtones plutôt que d'autochtonisation.

Les conséquences concrètes dans le monde de l'enseignement de la philosophie

Quelle forme pourrait donc prendre une ouverture des cours de philosophie à la réalité des personnes autochtones?

Il s'agit, à mon avis, non pas d'écarter les auteurs et courants de pensée classiques, mais de les enrichir en en présentant également de nouveaux, issus de la réalité autochtone. On peut aussi présenter les critiques légitimes aux penseurs et courants de pensée classiques.

Il s'agit également de reconnaître que, en tant que professionnels et professionnelles de la philosophie, nous sommes également soumis à des biais et des préjugés, ne serait-ce que par la formation que l'on a reçue.

On peut finalement faire entrer en dialogue la tradition philosophique et les spiritualités autochtones pour voir ce que chacune a à apporter aux autres, de façon respectueuse et en toute humilité.

Quelques remarques pour terminer

Il pourrait paraître difficile d'accorder de la place aux sujets et auteur.e.s non traditionnels en philosophie étant donné l'impression qu'on manque déjà de temps pour «passer sa matière».

Par contre, nous devons réaliser que bien des jeunes (ou en tout cas les plus éveillé.e.s socialement et les plus concerné.e.s par les questions de justice sociale) ont déjà intégré la question autochtone parmi leurs préoccupations centrales. Ne pas en tenir compte risque de diminuer notre crédibilité auprès d'eux et d'elles.

Finalement, nous ne devons en aucun cas abandonner l'idéal noble de soumettre toutes les idées et croyances à la lumière du dialogue rationnel afin d'éviter de tomber, parfois à notre insu et généralement contre notre volonté, dans les pièges de l'idéologie et de l'endoctrinement.